

LES ARTS ET LE DEUIL par Margalit Berriet

Dans ce texte, je sou mets modestement quelques réflexions que je souhaitais faire dialoguer avec la très puissante proposition artistique de Pascal Nordmann qui, à sa manière prolonge, les réflexions et les engagements qui ont été à l'origine de la création du projet Mémoire de l'Avenir - Humanités, Arts et Société.

Utiliser les arts pour réfléchir aux questions des mémoires, aux identités, aux notions de responsabilité et d'obligation, permet de réunir des considérations éthiques et esthétiques. Les arts ont la capacité de jeter un pont entre le temps et les lieux, entre la sphère politique et la sphère intime. L'art donne à voir des recherches et des propositions de révolte, il exprime des souvenirs qui ont le pouvoir d'influencer nos reconstructions et nos résiliences.

Parmi les souvenirs et les événements, il y a aussi les catastrophes et les deuils. Je souhaite ici partager les raisons de mon engagement dans Mémoire du futur - Humanités, Arts et Société. Je suis née en Israël – Palestine, de parents survivants de la Shoah. Le deuil prolongé est devenu notre raison d'être collective, avec comme impératif : « Plus jamais ! ». La mémoire accompagne toute notre vie.

Chacun, du plus petit âge au plus grand, rend hommage aux histoires de notre peuple. Pour tous les enfants d'Israël, de toutes origines confondues, l'éducation

et l'apprentissage de la vie se font au travers de l'école et des médias.

Les fêtes et les commémorations qui se succèdent nourrissent notre mémoire et notre identité. Notre identité individuelle et notre mémoire collective reposent sur les mêmes éléments historiques. Le problème est que cette éducation n'offre aucune perspective sur l'histoire de l'« Autre ».

J'avais neuf ans lors de la Guerre des Six Jours. Effrayée par la guerre, comme tous les autres enfants, et forte de notre impératif « Plus jamais » j'ai dit à mon père à son retour du front : « il faut tuer tous les Arabes ». Cette parole l'a rendu furieux et il m'a répondu : « Une mère juive et une mère arabe pleurent leurs enfants de la même façon ». C'est la première fois que j'ai pris conscience de l'« autre » - en tant que personne, qui a une identité propre, une culture et une histoire.... Cela m'a ouvert à une réalité parallèle entièrement nouvelle, et c'est ainsi qu'en pleine guerre et par la guerre elle-même, j'ai compris que mon éducation et mon histoire étaient relatives. Notre deuil collectif s'étend au-delà de nos vies individuelles et de notre culture, et participe aux rapports humains entre Israéliens et Palestiniens, et entre Israéliens - Hébraïques et le reste du monde...

Plus tard, la découverte et la connaissance de l'autre sont devenues le thème moteur de ma recherche et de mon travail, et j'ai cherché à prendre conscience de (tous) « les autres » - les peuples

d'Afrique et les « black » américains... les peuples du Vietnam, de la Chine, du Cambodge, de la Yougoslavie, du Rwanda La liste est longue, et mène à des questions sur l'espèce humaine et sur notre capacité à comprendre nos valeurs humaines et universelles...

L'histoire d'Israël est fondée sur ses mémoires individuelles and collectives du génocide, la culture du deuil engendre une mémoire vivante mais elle conduit aussi à un deuil sans fin ...

SOUVIENS-TOI

Le jour de mémoire s'appelle « IZKOR » en Hébreu et « AZKOR » en Arab », c'est-à-dire « souviens-toi ».

Cette mémoire collective s'imprime dans l'identité de chaque Juif, comme dans celle de chaque Palestinien ; elle entrave ainsi une mémoire plus individuelle et subjective, qui pourrait se construire de façon plus indépendante vis-à-vis du collectif.

Elle devient la raison de nos sacrifices quotidiens, ce qui justifie nos enfants morts et notre comportement de martyrs et de meurtriers. Ainsi, elle devient un alibi dangereux et manipulateur, mais efficace, pour la préparation d'enfants prêts à mourir. Les parents standardisent le sacrifice, la guerre, la mort de leurs enfants, et la nouvelle génération est toujours prête à protéger sa mémoire et sacrifier son avenir.

Ce deuil permanent, contrairement à un processus humain d'acceptation de la mort, engendre l'insécurité, la peine, le danger, et la peur de l'«autre ». Il devient un outil de racisme et de discrimination, il sape les relations entre les hommes, et il compromet la capacité à vivre ensembli

Le deuil prolongé, sollicité et interminable, devient contraire à un processus de deuil. En hébreu, la Shoah signifie désastre et catastrophe, et elle demeure vivante à travers ses rites et ses symboles. En arabe, le répondant est le Naqeba, qui signifie désastre et catastrophe.

Ces désastres et catastrophes sont portés collectivement par les plus jeunes générations, et s'inscrivent dans leur vie et leur devenir.

Notre identité ne peut-elle être définie que par ce passé ?

Le deuil devenu interminable en justifie un autre, et produit une escalade de la mort, et non une acceptation de la mort et l'élaboration de la guérison.

LES ARTS, UN PARCOURS POUR GUÉRIR

Dans mon travail, je fais le projet de construire un futur, grâce à la mémoire comme matériau vivant, une mémoire pour l'avenir, une mémoire de l'avenir. Parmi de nombreuses personnalités (Martin Luther King, Aime Césaire...) et d'artistes, je signalerais ici l'influence de deux artistes en particulier : Christian Boltanski et Anselm Kiefer.

C'est dans le flux de la mémoire que Christian Boltanski, artiste français, retrouve les briques sur lesquelles sont inscrits les éléments essentiels du passé, de l'enfance et du deuil. Il reconstruit la mémoire de « l'avenir », autrement dit, il exprime artistiquement comment le passé de mort compose l'expérience des vivants. Il assemble des objets et des photos ayant appartenu à des personnes qui sont présentées de façon anonyme. Cette révision du passé propose une idée qui rappelle la permanence de ce qui était

là et qui n'est plus là à présent. En tous les cas, ils ont existé ! Christian Boltanski rassemble et recompose les parcelles d'un puzzle et remet en lumière le passé, l'histoire des familles et reconstruit une identité. C'est comme une représentation théâtrale non personnelle, une démonstration d'une identité collective faite de drames humains divers : la Shoah, le fait d'être sans domicile, la maladie, etc. La mort est bien concrète dans ce souvenir de l'Holocauste.

Anselm Kiefer, artiste allemand, s'inspire des grands drames du XXe siècle. Il utilise du sable, des branches, des corps célestes, des cheveux, des textes poétiques, mystiques ou scientifiques, des matériaux de ruines et de rebuts. Ses créations évoquent la catastrophe et les destructions de la Seconde Guerre mondiale, en particulier la Shoah. Il s'attelle à une interrogation capitale : comment, après l'Holocauste, être un artiste qui s'inscrit dans la tradition allemande ? Ainsi, il produit un travail existentiel de mémoire et de deuil, une quête spirituelle nourrie de grands mythes et de mystique kabbalistique. Il évoque le lieu des morts vivants, la solitude, la détermination et le courage de l'homme. À travers cette œuvre, on ne peut que constater que la construction de l'Europe concerne réellement et paradoxalement Israël.

LES (MES) ARTS

Le Deuil est un sujet inséparable de ma créativité personnelle, c'est aussi un élément fondateur de l'association « Mémoire de l'Avenir ».

Dans ce contexte de peur et de deuil interminable, partagé avec mon noyau familial et tout mon pays, je me suis demandée comment contribuer à la lutte contre l'ignorance, les stéréotypes

et les préjugés. Comment améliorer la connaissance de l'autre, celui dont j'ai peur, et participer à la diversité humaine et culturelle, avec mon identité individuelle et collective ?

Ma relation à l'art vient de la conviction intime et intuitive que je peux regarder librement le monde du moment que je sais ce que je partage avec l'Autre. En effet, nous sommes tous différents, mais aussi tous semblables, nés après tout pour vivre... L'art est le seul outil qui permette de penser le rapport de l'humain à l'universel.

De ce fait, mon engagement en tant qu'artiste ne réside pas seulement dans l'impact esthétique de l'œuvre mais aussi dans son message, sa réception, son influence, sa provocation et sa critique. Je considère comme légitime d'offrir aux personnes les moyens de se découvrir, de découvrir l'autre et surtout de respecter sa différence. L'art et la culture peuvent nous aider à mieux nous connaître et peut-être même à faire en sorte que l'autre ne soit plus un ennemi. La création de l'association Mémoire de l'Avenir est le fruit de cette conviction : nous sommes tous différents, mais semblables, faillibles, humains et mortels. Je dessine et je peins pour essayer de comprendre un monde sans frontières. C'est cela la base de mon travail, sa raison d'être, ma raison d'être.

Mon travail et la création de l'association Mémoire de l'avenir (MDA) et le projet Humanities, Arts and Society (HAS) ont pour objectif la mobilisation de ressources artistiques et culturelles au profit de la construction d'un monde au-delà des frontières.

Loin de devoir paralyser les vivants, le deuil doit être vécu comme une étape nécessaire au rétablissement. D'ailleurs, cette évolution de la pensée s'inscrit dans

la langue hébraïque. Les langues sumérienne et hébraïque ont été et restent des modes de communication vivants et sont nourries par la compréhension des mondes sensibles. Ainsi, les mots en hébreu (langue sémite) Gilgoule=cycle et nishamots=esprit sont utilisés pour décrire les mouvements de réincarnation de l'esprit.

Une quête artistique et symbolique de l'universel concernant le deuil

La question du deuil dans la culture hébraïque, et sa place dans la croyance des mouvements d'après la mort se retrouve dans les métaphores du son et de langage et l'expression artistique.

Le crâne humain, image récurrente dans l'art, est traduit en hébreux par le mot Goulegoleth, et a pour racine Agole qui signifie le Rond.

Le mot Gilgoule signifie un cycle en mouvement, et a pour racine Agole qui signifie Rond, la forme géométrique de l'infini.

De la même racine : le mot Gal signifie Vague de la mer, et le mouvement de Vague=gal produit le mot Galgal = roue, et aussi le Goulegoleth . La même racine est utilisée pour dire Gal-Ad qui veut littéralement dire éternité et signifie un mémorial fait de pierres brutes posées sur la place du défunt.

C'est au travers de ces mots, Gal, Galgal, Goulegolet, Gilgol, Gal-Ad, Gilgol Neshamot que l'esprit philosophique de ma langue maternelle m'a incitée à rechercher et à découvrir celui qui se cachait dans d'autres cultures et leurs arts.

Ainsi, aborder l'art et plus spécifiquement le langage artistique m'a permis d'ap-

procher la pensée archaïque, universelle & symbolique qui produit la diversité et les différences. Celle-ci se construit à partir de la perception, à partir du regard porté par les êtres humains sur leur environnement. Depuis la nuit des temps, l'homme a ressenti le besoin d'exprimer ses questionnements existentiels, comme la mort, le deuil... À partir de la nature, des artefacts et du corps, l'homme a produit un langage pour communiquer ses concepts, ses histoires, ses réflexions, ses savoirs, ses doutes et ses croyances...

Le travail sur la grammaire des arts et des symboles a pour objectif de sensibiliser et de développer la réflexion sur les messages et les préoccupations des artistes dans d'autres cultures. Cette attention et cette compréhension nous amènent, je crois, à un respect et à une écoute propice à la reconnaissance de l'Autre dans sa différence et dans son histoire.

C'est un grand honneur pour moi de partager mes pensées et mes récits avec Pascal, en ce moment précieux où il a choisi de partager avec nous son œuvre.

Je partage aussi sa déclaration « Il ne s'agit pas de montrer l'indicible ... le propos est de l'ordre du deuil, de la méditation, voire de la prière ou même de l'imprécation » ... qui suggère la nécessité de se servir de la mémoire pour comprendre le passé, mieux voir le présent et bâtir l'avenir.

« Je ne conçois pas que l'artiste puisse rester un spectateur indifférent, refusant de prendre une option.(...) Etre engagé, cela signifie, pour l'artiste, être inséré dans son contexte social, être la chair du peuple, vivre les problèmes de son pays avec intensité, et en rendre témoignage. »

Aimé Césaire

MOURNING AND THE ARTS by Margalit Berriet

In this text I try modestly to add a few thoughts I wished to share in an echo to Pascal Nordmann's powerful proposition that, in its own way, extends the reflections and commitments which originated the creation of the project *Mémoire de l'Avenir - Humanities, Arts and Society*.

Using the arts to reflect upon issues of memories, identities, responsibilities and obligations brings about ethical and aesthetic considerations. The arts have the ability to bridge the gaps diving time and place as well as the political and the intimate. The arts may manifest inquiries and propositions of revolt as well as express memories, affecting reconstructions and resiliencies.

Within memory one also finds disaster and mourning. Here I want to share the reasons for my engagement with *Memory of the Future - Humanities, Arts and Society*. I was born in Israel-Palestine to parents who were Holocaust survivors. Prolonged mourning had become our collective *raison d'être*, along with the imperative of *Never again*, as a life motto. Memory was a crucial part of our lives.

Everyone in Israel, from the youngest to the oldest, pays tribute to the stories of our people. For all the children of Israel, of all origins, education's primary vehicles are school and the media.

This culture of memory and identity is continuously fed by successive holidays and commemorations. Our individual

identity and our collective memory are based on the same historical elements. The problem is that this education offers no perspective on the history of the «Other».

I was nine years old during the Six Day War. Frightened by the war, like all children, and emboldened by the imperative «Never again» I told my father when he came back from the war front: «We must kill all the Arabs». This made him furious and he replied: «A Jewish mother and an Arab mother cry for their children in the same way». That was the first time I became aware of the «Other» - as a person, with their own identity, culture and history.... It opened me up to an entirely new parallel reality, and so in the midst of war and through war itself, I understood that my upbringing and my history were relative. Our collective mourning extends beyond our individual lives and culture, and participates in the human relationships between Israelis and Palestinians, and between Israeli-Jews and the rest of the world...

Later, the discovery and knowledge of the other became the driving theme of my research and work, and I sought to become aware of (all) «others» - the peoples of Africa and the Black American... the peoples of Vietnam, China, Cambodia, Yugoslavia, Rwanda The list is long, and leads to questions about the human species and our ability to understand our human and universal values...

The history of Israel is based on the in-

dividual and collective memory of genocide. This culture of mourning generates a living memory but it also leads to endless grieving...

REMEMBER

The day of remembrance is called «IZ-KOR» in Hebrew and «AZKOR» in Arabic, which means «remember». This collective memory is imprinted in the identity of each Jew, as well as in that of each Palestinian; it thus hinders a more individual and subjective memory, which could be constructed more independently from the collective.

It becomes the reason for our daily sacrifices, justifying our dead children, martyrdom and murder. Thus, it becomes a dangerous and manipulative, but effective, alibi in fabricating children who are ready and willing to die. Parents normalize sacrifice, war, and the death of their children ; and the new generation is eager to protect the collective memory by sacrificing their future.

This permanent state of mourning, unlike a human process of accepting death, breeds insecurity, grief, danger, and fear of the «other». It becomes a tool enabling racism and discrimination, it undermines human relationships and it compromises the ability to live together in peace. Prolonged, provoked and unending bereavement becomes contrary to a true process of mourning. In Hebrew, the Shoah means disaster and catastrophe, and it remains alive through its rites and symbols. In Arabic, the respondent is Naqeba, which means disaster and catastrophe.

These disasters and catastrophes are carried collectively by the younger generations, and are inscribed in their lives and

their future.

Can our identity only be defined by this past? The mourning that has become interminable justifies its renewal ; it produces an escalation of death, not its acceptance, and makes healing unattainable.

THE ARTS, A PATH TO HEALING

In my work, I engage in the project of building a future from memory as living material, a memory for the future, a memory of the future. Among many personalities (Martin Luther King, Aime Césaire...) and artists, I would point out the influence of two artists in particular: Christian Boltanski and Anselm Kiefer.

It is in the flow of memory that Christian Boltanski, a French artist, finds the bricks on which are inscribed the essential elements of the past, of childhood and of mourning. He reconstructs the memory of the «future», in other words, he expresses artistically how the mortiferous past composes the experience of the living. He assembles objects and photos that belonged to people who are presented anonymously. This revision of the past proposes an idea that reminds us of the permanence of what was once there and is no longer. Nevertheless, they existed! Christian Boltanski gathers and recomposes the pieces of a puzzle and brings to light the past, the history of families and reconstructs identity. It is like a non-personal theatrical performance, a demonstration of a collective identity made from various human dramas: the Shoah, homelessness, illness, etc. Death is very concrete in this memory of the Holocaust.

Anselm Kiefer, a German artist, is inspired by the great tragedies of the 20th cen-

tury. His work involves sand, branches, hair, celestial bodies, poetic, mystical or scientific texts and materials extracted from ruins and waste. His creations evoke the catastrophe and destruction of the Second World War, in particular the Shoah. He tackles a major question: how, after the Holocaust, can one be an artist inscribed in the German tradition? Thus, he produces an existential work of memory and mourning, a spiritual quest nourished by great myths and Kabbalistic mysticism. It evokes the place of the living dead, solitude, determination and courage. Through this work, one can only see that the construction of Europe paradoxically, truly is of Israel's concern.

THE (MY) ARTS

Mourning is a theme inseparable from my personal creativity, it is also a founding element of Memory of the Future.

In this context of fear and endless mourning, shared with my family and my country, I asked myself how to contribute to the fight against ignorance, stereotypes and prejudice. How to improve the knowledge of the other, the one I am afraid of, and to participate in human and cultural diversity, with my own individual and collective identity?

My relationship to art comes from the intimate and intuitive conviction that I can freely look at the world as long as I know what I share with the Other. Indeed, we are all different, but also all similar, born after all to live... Art is the only tool that allows us to think about the relationship of the human to the universal.

Therefore, my commitment as an artist does not only lie in the aesthetic impact of the work but also in its message, its re-

ception, its influence, its provocation and its critical power. I consider it legitimate to offer people the means to discover themselves, to discover the other and above all to respect their difference. Art and culture can help us know each other better and perhaps even to ensure that the other is no longer seen as an enemy. The creation of the association Mémoire de l'Avenir is the fruit of this conviction: we are all different, but similar, fallible, human and mortal. I draw and paint to try to understand a world without borders. This is the basis of my work, its *raison d'être*, my *raison d'être*.

My work and the creation of the association Memory of the Future (MDA) and the project Humanities, Arts and Society (HAS) have for objective the mobilization of artistic and cultural resources for the benefit of the construction of a world beyond borders.

Far from paralyzing the living, mourning must be experienced as a necessary step in recovery. Moreover, this evolution of thought is inscribed in the Hebrew language. The Sumerian and Hebrew languages have been and remain living modes of communication and are nourished by the understanding of the sentient worlds. Thus, the words in Hebrew (Semitic language) *Gilgoule*=cycle and *nishamots*=spirit are used to describe the reincarnation movements of the spirit.

An artistic and symbolic quest for the universal, concerning mourning.

The question of mourning in Hebrew culture, and its place in the belief of the movements after death, is found in the metaphors of sound and language and artistic expression.

The human skull, a recurring image in art, is translated into Hebrew by the word

Goulegoeth, and has the root *Agole* meaning the Round.

The word *Gilgoule* means a cycle in motion, and has for root *Agole* which means Round, the geometrical form of infinity.

From the same root: the word *Gal* means Wave of the sea, and the movement of Wave=gal produces the word *Galgal*=wheel, and also the *Goulegoeth*. The same root is used to say *Gal-Ad* which literally means eternity and means a memorial made of rough stones placed on the place of the deceased.

It is through these words, *Gal*, *Galgal*, *Goulegoeth*, *Gilgol*, *Gal-Ad*, *Gilgoul* *Neshamot* that the philosophical spirit of my mother tongue has incited me to seek and discover the one that would be hidden in other cultures and their arts.

Thus, approaching art and more specifically the artistic language allowed me to approach the archaic, universal & symbolic thought that produces diversity and differences. This is built from perception, from the way human beings look at their environment. Since the dawn of time, man has felt the need to express his existential questions, such as death, and mourning... From nature, artifacts and the body, man has produced a language to communicate his concepts, his stories, his thoughts, his knowledge, his doubts and his beliefs...

The work on the grammar of art and symbols aims to raise awareness and develop reflection on the messages and concerns of artists in other cultures. This attention and understanding leads us, I believe, to a respect and a listening that is conducive to the recognition of the Other in his difference and in his history.

It is a great honor for me to share my thoughts and stories with Pascal Nordmann at this precious moment when he has chosen to share his work with us.

I also share his statement «It is not a matter of showing the unspeakable ... the purpose is of mourning, meditation, even prayer or even imprecation» ... which suggests the need to use memory to understand the past, to better see the present and to build the future.

I cannot imagine that the artist could remain an indifferent spectator, refusing to take an option. (...) Being engaged means, for an artist, to be inserted in its social context, be the blood & flesh of the people, experience the problems of his land with intensity and testify.

Aimé Césaire



From drawings to symbols: From body parts to forms: triangles, circles, to movements cycles, spiral, maze, to abstract letters

